

7.2

Robert ne veut pas lire^{MD}

LOUISE CHAMPEAU

LOUISE



Louise Champeau

Dans les tiroirs de Louise Champeau, il y a des histoires pour les enfants, des nouvelles pour adultes, des poèmes à, parfois, ne pas mettre entre toutes les mains.

Douze de ses histoires pour enfants, oui, c'est vrai, elle est auteure jeunesse, sont publiées en France et elle a choisi «Robert ne veut pas lire» pour que «Louise» nouvelle pour adulte, prenne vie.

Louise Champeau, née le 29 mars 1945, à Nevers, publiée, pour enfants chez «Le Pré du Plain» et chez «Coquillettes éditions»

Édition dirigée par Jean-François Chételat

Crédit photo : www.laurentrabatel.com

www.robertneutpaslire.com

Toute reproduction interdite. Droits réservés. ©

Partie 1

Elle s'appelait Louise.

Je l'ai connue il y a très longtemps. J'avais juste l'âge des premiers souvenirs, peut-être trois ans. C'était au début des trente glorieuses, pour mieux situer l'époque, cela faisait trois ans que la deuxième guerre mondiale était terminée.

Nous habitions une toute petite ville du centre de la France. Comme toutes les petites villes, celle-ci était divisée en castes; les gens très bien, les gens bien, les gens fréquentables, les gens pas fréquentables du tout, et les autres.

Ma famille faisait partie des gens bien.

En dehors des castes, il y avait deux grands groupes, les hommes et les femmes.

Les femmes bien, pas les autres, étaient élégantes, bien-pensantes et postillonnantes.

Les autres, je ne sais pas, nous ne leur parlions pas, sauf la demoiselle des postes.

Mais parce que nous y étions obligés; juste le nécessaire, bonjour-merci, rien de plus.

C'était une rouge. Il fallait s'en méfier.

Il y en avait une autre aussi. Une ex bien, mais qui portait des pantalons, même par beau temps et qui peignait des tableaux. Des fleurs très sages, mais quand même une peintre. Ma grand-mère disait la peintresse sur un ton mi-figue mi-raisin. Nous ne savions trop si nous devions lui parler ou pas. Pour simplifier, nous changions de trottoir en l'apercevant et comme des enfants bien polis, nous lui adressions un signe de tête de loin.

Quelques hommes gravitaient autour de notre sphère infantine. En premier, notre père, mais cela est de la plus grande banalité. Ensuite venait Monsieur le Curé. Mais, ce n'était pas un homme, c'était un Saint Homme, d'après ma mère. Nous le saluions après la messe. Il avait la sale manie de nous caresser la tête en demandant si nous étions sages et croyions au Petit Jésus. Puis, le Docteur si bon, mais qui avait une femme..., là

les voix se baissaient. Et puis encore, il y avait le notaire, qui était aussi maire de notre petite ville. Tous les habitants disaient Maître ou Monsieur le Maire avec des voix onctueuses et mouillées. Derrière, des choses se racontaient, mais cela ne se passait pas ici, un peu plus loin dans un petit village. Et un très bien faisait honneur à une pas fréquentable du tout... Elle n'avait pas à se plaindre. Ma grand-mère était amie avec la femme du notaire.

Devant la tasse de thé, ce n'était que soupirs et yeux au ciel. J'essayais bien de saisir des bribes de conversations en me cachant sous la table, mais très rapidement, j'en perdais le fil. Les secrets des adultes me paraissaient mystérieux et souvent très ennuyeux.

Partie 2

Tous les matins, j'accompagnais ma mère faire les courses. Le tour des boutiques était immuable. Nous commençons par l'épicière, puis par la boulangère et terminions par le boucher. Les premiers ragots collectés chez l'épicière gonflaient chez la boulangère, et toute la ville était au courant chez le boucher.

Le boucher était un homme gras et luisant. Son tablier d'une blancheur immaculée au petit jour, devenait un tableau abstrait dans la gamme des rouges au fil des heures.

Mais quand, au milieu de l'après-midi, il rouvrait sa boutique, le tablier avait retrouvé sa blancheur immaculée. C'était la grande fierté de sa femme, la blancheur des tabliers.

Toutes les dames se saluaient et postillonnaient dans les boutiques, mais quand une pas fréquentable du tout franchissait le seuil, un silence glacial l'accueillait. Pour les autres, un murmure poli suffisait, car les autres, les très bien, les bien, même les fréquentables en avaient besoin.

Elle s'appelait Louise et était couturière. Une vraie, pas comme Lachafouine qui allait en journée entretenir le linge dans les bonnes maisons. Louise était une bien qui avait eu de grands malheurs. C'est pour cela qu'elle devait travailler. Elle avait été mariée, mais c'était une mésalliance qui avait fait grand bruit dans le temps, avant ma naissance. Son mari avait eu le bon goût de mourir rapidement, la laissant sans un sou et avec un bébé. Pendant la guerre, cet enfant avait été renversé par une des rares voitures qui passaient par là, le tuant net sur le coup.

J'avais appris cette histoire en espionnant ma grand-mère et son amie la notairesse, bien cachée sous ma table. Louise était douce, discrète et tout habillée de noir. Elle se permettait une folie le dimanche, un col de dentelle blanche. Autour d'elle flottait une odeur aigrelette, atténuée par son savon à la violette. Depuis, j'ai appris que la teinture de deuil sentait mauvais. Toutes les élégantes se pressaient chez Louise, elle était douée.

Elle avait des doigts en or et ses patrons venaient de Paris. Je ne sais trop si les robes sortant de son atelier étaient véritablement parisiennes. Les élégantes avaient à cœur d'apporter des transformations aux patrons pour affirmer leur originalité ou leur position sociale. Louise faisait partie de mon univers. Elle était Tata Louise, je l'aimais. Ma mère et elle étaient amies d'enfances. Bien que par son mariage elle se soit déclassée, ses malheurs l'avaient rachetée. De temps en temps, Louise me gardait pendant que la coiffeuse essayait de nouvelles techniques sur la tête de ma mère.

Dans l'atelier de Louise, je m'asseyais sur un petit banc. J'étais à la hauteur de la pédale de la machine à coudre, et je regardais, hypnotisé, le va-et-vient de ses pieds.

Le ronron de la machine, le tac tac tac de l'aiguille piquant le tissu me berçaient et je sommeillais les yeux grands ouverts.

Nous étions là, toutes les deux, côte à côte, sans parler, j'étais bien.

Louise arrêtait sa machine, ouvrait la boîte de gâteaux, servait deux verres de sirop de cassis. Nous faisons trempette et je ne connais rien de plus délicieux qu'un biscuit fondant dans un verre de sirop de cassis.

Quand il restait des chutes de tissu, Louise confectionnait pour moi et ma poupée un tablier, parfois une robe. Tu la gâtes trop, grondait ma mère.

Je n'ai qu'elle.

J'avais à ce moment-là un sentiment étrange fait de joie et d'impuissance.

L'impression d'être une source de rivalité entre ces deux femmes. Je me sentais d'autant plus mal que Tata Louise était tout au fond de moi ma préférée.

